

viennent *ipso facto* membres de la corporation de l'École et, ainsi unis aux membres actuels de celle-ci, forment une nouvelle corporation, laquelle devient la Faculté de médecine de l'Université Laval à Montréal. Ce sont deux corps ayant eu jusqu'ici vie distincte, et qui s'unissent pour n'en avoir plus qu'une. Désormais la Faculté aura, par la charte que lui apporte l'École, une vie civile personnelle et propre; désormais aussi l'École, dont l'affiliation avec l'Université Victoria allait cesser, aura une existence canonique, puisqu'elle s'unit à une université existant à la fois canoniquement et civilement.

Cette union, cette fusion comme on a voulu l'appeler, ne s'est pas faite sans de mutuelles concessions. Des deux côtés il y avait de naturelles et très légitimes prétentions que l'on a dû respecter dans toute la mesure du possible, mais au sujet desquelles chacun a été appelé à mettre, comme on dit, de l'eau dans son vin, en vue d'en arriver à une entente à l'amiable. Ce qui a peut-être le plus contribué à pacifier les esprits et à les diriger vers l'union, a été le désir, éprouvé par tous, de faire cesser une lutte qui durait depuis longtemps, et qui paralysait absolument le mouvement scientifique dans cette partie de la province. Tout nous fait espérer que, les divisions cessant et l'harmonie s'établissant entre les professeurs d'ici mais voués à une même tâche et dirigés vers un but commun, il en résultera pour la profession médicale, pour le corps enseignant et pour les élèves, une somme d'avantages qui feront plus facilement oublier les sacrifices faits de part et d'autre. Nous ne pouvons nous le dissimuler, l'enseignement de la médecine dans nos facultés est susceptible de plus d'une réforme, et ce ne sera pas trop des efforts réunis de tous ceux qui prennent une part active à cet enseignement pour mener à bien cette tâche si difficile.

Nous faisons des vœux pour que la Faculté de médecine de l'Université Laval, ainsi réorganisée et rendue plus forte par l'infusion d'un sang nouveau et l'addition de nouveaux éléments, commence immédiatement l'œuvre de réforme scientifique et en pousse activement la réalisation. Mais pour l'aider à cette tâche il faut plus que l'encouragement moral du public, plus que l'affluence des élèves, plus que les sympathies trop souvent stériles des amis de la haute éducation. Il faut des ressources pécuniaires suffisantes pour permettre à la Faculté de mieux équiper ses laboratoires, sa bibliothèque et ses musées, de mieux rétribuer ses professeurs, même d'en augmenter le nombre au besoin, enfin de donner à la jeunesse canadienne française un enseignement qui se puisse avantageusement comparer à celui de nos émules de l'Université McGill, et des grandes écoles des États-Unis et de l'Europe.

Tout ce qu'il a été possible de faire avec des ressources limitées a certainement été fait jusqu'au moment présent et tout le monde comprend que ça ne suffit pas. L'heure est donc venue de